

Aline Charles : Travail d'ombre et de lumière. Le bénévolat féminin à l'Hôpital Sainte-Justine, 1907-1960

Marie Lavigne

Volume 5, numéro 1, 1992

Des femmes de la francophonie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057684ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057684ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavigne, M. (1992). Compte rendu de [Aline Charles : *Travail d'ombre et de lumière. Le bénévolat féminin à l'Hôpital Sainte-Justine, 1907-1960*]. *Recherches féministes*, 5(1), 189–191. <https://doi.org/10.7202/057684ar>

reproductrice, et cela, en dépit de leur statut social ; d'autre part, pour les filles de la classe ouvrière, le premier objectif de ces enseignements était de « gérer la pauvreté », c'est-à-dire d'apprendre aux femmes d'ouvriers à faire vivre une famille avec le salaire de l'ouvrier. En ce sens, en plus de reproduire les valeurs sexuées bourgeoises, ces enseignements étaient un instrument de stabilité sociale. La norme, véhiculée par l'enseignement ménager qui privilégie la mission familiale, traverse tout le siècle et se retrouve dans tous les pays. Et Catherine Mougnot, dans son analyse des femmes en milieu rural, montrera bien à quel point, à plus d'un siècle de distance, les réflexes de la société à l'égard des femmes demeurent constants.

Ces différents articles suscitent l'intérêt par ce qu'ils nous révèlent du détail et de la procédure, des processus de marginalisation, et des efforts qu'a nécessités la normalisation des comportements féminins. Cependant, on ne saurait passer sous silence les critiques de Jean-Pierre Nandrin, dans ses « Conclusions en forme d'interrogations », qui clôturent le livre. Doit-on, à sa suite, soulever des questions d'ordre méthodologique, comme celle de la partialité de certaines des sources historiques utilisées (la jurisprudence publiée est-elle révélatrice de la pratique quotidienne ?) ; ou encore celle du statut de ces sources (qui dit la marginalité ? Les marginales ? Les marginales intégrées dans la société ?). Difficile à dire si l'on ne se sent pas l'âme d'une experte, d'un expert.

Par contre, on peut s'interroger sur le questionnement qu'apporte Nandrin à propos de la problématique, concernant « le danger d'anachronisme qui guette l'historien » (et apparemment pas l'historienne) quant à la pertinence du concept « femme ». La femme existe-t-elle au XIX^e siècle, se demande-t-il : « Le sujet historique femme existe-t-il avant les combats féministes ? Ne procède-t-on pas à une projection quelque peu anachronique d'une préoccupation spécifiquement contemporaine ? ». Comment ne pas voir qu'affirmer cela c'est faire bien peu d'honneur aux historiennes qui n'ont cessé, depuis quinze ans, de mettre en lumière, justement, les combats féministes de la première vague et leurs porte-étendard : les Hubertine Auclert, Maria Deraisme, Flora Tristan, Alexandra Kollontaï, Crystal Eastman, etc. ; et que c'est aussi, pour un historien, faire bien peu de cas de l'histoire des femmes ! Serait-ce encore un regard fragmentaire, partial, sur l'histoire ? Avouant son ignorance... ou refusant de voir ?

Mais heureusement, que l'on se rassure : « les recherches sur l'histoire des femmes ont un bel avenir » concède-t-il en terminant !

*Christiane Bernier
Université Laurentienne
Sudbury*

Aline Charles : *Travail d'ombre et de lumière. Le bénévolat féminin à l'Hôpital Sainte-Justine 1907-1960*. Institut québécois de recherche sur la culture, 1990, 191 p.

Un tel titre, étant donné la place qu'occupe généralement le bénévolat dans les hôpitaux, peut laisser croire que l'étude d'Aline Charles porte sur un aspect marginal ou périphérique de l'histoire de cet établissement qui, de nos jours, est

l'un des centres pédiatriques majeurs au Canada. Or, c'est tout le contraire, car l'Hôpital Sainte-Justine présente la particularité d'avoir été mis sur pied par des femmes bénévoles laïques, de compter sur une importante main-d'œuvre bénévole et d'être géré par elles jusque dans les années soixante.

La fondation par Justine Lacoste-Beaubien, en 1907, de cet hôpital pour enfants est une des nombreuses initiatives des réformistes du début du siècle dans leur lutte à la pauvreté en milieu urbain. Féministe et sœur de Marie Gérin-Lajoie, Justine Lacoste-Beaubien s'inscrit à la fois dans le mouvement de réforme urbaine et dans le courant du féminisme social. Son action porte sur la mortalité infantile qui à Montréal, au début du siècle, est l'une des plus élevées en Amérique du Nord puisqu'un enfant sur quatre ne survit pas au-delà de l'âge d'un an. Dans ce contexte, fonder un hôpital pour enfants est une réponse à l'un des problèmes sociaux les plus criants de l'époque et permet à des femmes de s'engager socialement en continuité avec leur fonction maternelle.

Le bénévolat à Sainte-Justine est particulièrement intéressant car il constitue un cas où des femmes laïques peuvent mener une œuvre philanthropique indépendamment de la tutelle de l'Église qui, au cours du XIX^e siècle, avait systématiquement pris leur relève et les avait reléguées au rôle de dames patronnesses. Ce bénévolat prend une coloration toute particulière car il est en fait l'affirmation d'un rôle social autonome pour les femmes. Ces dimensions sont clairement mises en lumière dans l'ouvrage d'Aline Charles qui situe d'ailleurs fort bien le contexte historique dans lequel évoluent les bénévoles durant la première moitié du XX^e siècle.

À partir des archives de l'hôpital, l'auteure trace le portrait sociodémographique de ces femmes, majoritairement issues de milieux bourgeois. Le profil n'est toutefois pas si homogène qu'on pourrait le croire. L'ampleur même du système de bénévoles de Sainte-Justine, qui compte selon les périodes entre 500 et 5 000 personnes, suppose un large réseau où étudiantes, salariées et femmes de divers milieux et d'âges différents sont mises à contribution. L'auteure esquisse en outre, quoique sommairement, les rapports hiérarchiques à l'œuvre dans ce milieu de femmes.

L'éventail des tâches des bénévoles est saisissant. Dans cet hôpital elles sont partout, de la couture en passant par le soin aux enfants malades et les campagnes de financement, jusqu'à l'administration. Si elles effectuent un travail reproduisant les tâches maternelles, elles assument aussi de nombreuses fonctions qui s'inscrivent dans la sphère publique. Remettant en cause les approches qui identifient le bénévolat soit à un simple prolongement du travail domestique soit à une voie d'accès au travail salarié, Aline Charles décrit un milieu où le bénévolat est en fait en « surimpression » des deux sphères. Un ensemble de conditions, de « clefs » précise-t-elle, liées à l'extension du rôle maternel, à la gratuité de leur travail et à l'approche du « care » sur lequel s'appuie l'intervention des bénévoles servent d'assises à l'implication de ces femmes durant près d'un demi-siècle. Ces valeurs propres au bénévolat ont une efficacité certaine et modèlent la culture de l'institution.

Le processus de création de ce modèle de bénévolat, son évolution de même que son érosion sont particulièrement mis en lumière dans les chapitres décrivant les fonctions des bénévoles et portant sur les rapports des bénévoles

avec le personnel salarié, les médecins et les religieuses. Ces dernières, de la Congrégation des Filles de la Sagesse, ont un rôle se limitant clairement à la régie de l'hôpital. Les bénévoles de Sainte-Justine imposent un modèle différent de ce qu'on retrouve au début du siècle au Québec, où les communautés religieuses ont habituellement la main haute sur les hôpitaux. Face à ces laïques déterminées à conserver le contrôle et à exercer un rôle dominant dans l'institution, les religieuses n'ont d'autre choix que la collaboration. Les rapports avec le personnel salarié sont plus complexes ; l'auteure décrit les processus de professionnalisation et de spécialisation des tâches en milieu hospitalier parallèlement à l'affirmation des salariées. La complicité entre les travailleuses et les bénévoles, qui avait caractérisé les débuts de l'institution, fait place peu à peu à de nouveaux rapports marqués par la concurrence et l'érosion graduelle des fonctions des bénévoles.

Par ailleurs, les rapports avec le corps médical sont tout à fait inusités : la charte de l'institution prévoit une composition exclusivement féminine du conseil d'administration, ce qui en écarte automatiquement les médecins. C'est dans la foulée de la Révolution tranquille, avec la Loi sur les hôpitaux, que ceux-ci pourront intégrer le conseil d'administration. Le rôle de l'État dans la transformation de cette institution de même que ses responsabilités dans l'exclusion graduelle des femmes des postes de contrôle du réseau de la santé sont majeurs. Si ce livre couvre en partie la genèse de ce processus, l'histoire de cette exclusion reste à faire.

Ces bénévoles de Sainte-Justine ont eu, souligne Aline Charles, une liberté de mouvement peu commune à l'époque. *Travail d'ombre et de lumière* est intéressant à de nombreux égards. Cette étude de cas sur l'une des réalisations les plus percutantes des féministes sociales du début du siècle permet de saisir concrètement l'imbrication des projets féministes dans un milieu de la santé encore contrôlé par l'Église et en voie de l'être par l'État et la profession médicale. Elle permet aussi de dégager les limites à long terme et les contradictions du féminisme social philanthropique mais réussit par ailleurs à mettre en lumière son très grand pouvoir de mobilisation. L'auteure ouvre, il faut le noter, d'intéressantes perspectives d'analyse du bénévolat et invite surtout à une approche plus nuancée de cette forme de travail. Enfin, l'analyse du travail bénévole dans le cadre du « care » est porteuse de réflexions stimulantes pour l'histoire du mouvement des femmes dans le domaine de la santé, qui préconise justement un retour vers des approches globales semblables à celles qui caractérisaient les interventions des bénévoles de Sainte-Justine. L'intérêt de cette étude d'Aline Charles déborde largement le cas de Sainte-Justine de 1907 à 1960 ; elle est d'une grande pertinence à un moment où le militantisme d'une importante partie du mouvement des femmes contemporain s'est orienté vers la santé et semble privilégier une nouvelle forme de féminisme social.

Marie Lavigne
Conseil du statut de la femme